L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 25 avril 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	50	9
Midi.....	54	11
3 P. M.....	62	15
6 P. M.....	62	15

LE TEMPS.

Absolument hors de saison, le temps qu'il fait dans le moment à la Nouvelle-Orléans, dans tout le Sud, pourrions-nous dire. Rarement a-t-on vu chez nous une température comme celle qui y règne depuis plusieurs jours; l'hiver au printemps, et quel hiver! pas celui dont la douceur est particulière à notre climat, à notre ciel, mais celui des zones froides, l'hiver rigoureux, presque pénible.

Dimanche dernier la journée était idéalement belle; un radieux soleil l'éclairait et versait sur la terre une chaleur pénétrante qui ajoutait vraiment au charme de la vie. Aussi, les rues et les parcs ont-ils été du matin au soir fréquentés par les foules.

Mais vers dix heures du soir le vent s'est élevé, et durant toute la nuit il a soufflé avec une violence qui laissait craindre qu'une tempête ne fît rage dans le golfe.

Le télégraphe hier matin nous annonçait que dans nombre d'Etats voisins, le mercure était tombé au-dessous de zéro et que les récoltes allaient en beaucoup souffrir.

A Memphis, une neige épaisse couvrait le sol et causait en même temps que des terreurs, des souffrances cruelles à la population. La récolte de coton qui déjà s'y annonçait abondante, sera partiellement détruite par le brusque changement de température; et ailleurs, la récolte des fruits aura le même sort.

Dans le Kentucky, dans le Tennessee, dans l'Arkansas, le froid est intense, et une véritable tempête y sévit. Dans certaines localités, on a constaté que jamais depuis quarante ans il n'avait fait aussi froid.

A la Nouvelle Orléans, bien des foyers qu'on avait cru éteints jusqu'au retour des frimas, se sont rallumés; il était plaisant de voir hier dans les rues des individus chaudement vêtus, portant même des surtouts, et coiffés de paille.

Les Elections en d'autres temps.

Paris, 15 avril.

Il paraît que la période électorale est ouverte; les journaux l'affirment et, de loin en loin, dans les quartiers éloignés du centre de Paris, une affiche jaune ou rouge nous apprend que M. X., député sortant, voudrait être réélu, tandis qu'une autre affiche également jaune ou rouge nous fait connaître que le citoyen Y. aspire à le remplacer.

On passe devant les placards avec indifférence et les électeurs lisent sans émotion les professions de foi de ceux qui sollicitent leurs suffrages.

Les candidats ne s'injurient plus. Est-ce un progrès ou le signe d'une décadence certaine?

Peut-être cette torpeur se dissipera-t-elle lorsque les réunions publiques battront leur plein; pour le quart d'heure tout est calme et l'on ne tient pas compte des quelques discours dont on nous donne quotidiennement la peu intéressante analyse. Si vraiment "le silence des peuples est la leçon des rois", les maîtres souverains de la république auraient toutes raisons de se montrer inquiets.

Il fut un temps où le suffrage universel se désintéressait moins des destinées de la France.

Dans la grande mêlée, chacun réclamait sa place et le conflit électoral donnait à tous l'impression d'une véritable bataille.

En 1869, notamment, le conflit faillit tourner à l'émeute. Les ennemis de l'Empire, estimant que l'évolution de Napoléon III vers la liberté consoliderait sa dynastie, tentaient un effort désespéré contre les "réformistes" et dirigeaient leurs coups sur M. Emile Ollivier, l'organisateur déjà désigné du régime tant redouté. Bravement M. Ollivier s'offrit à leurs coups dans une réunion publique au théâtre du Châtelet.

On le hua, on l'injuria, on lui jeta des petits bancs à la tête, mais son audacieuse ténacité eut finalement raison des violences populaires. On l'écouta, mais il ne convainquit personne, et lorsqu'il eut parlé, la foule se répandit comme un torrent dans les rues adjacentes en hurlant: "Vive la république!"

Emile de Girardin, que je rencontrai en sortant du Châtelet, me dit:

—C'est une révolution qui commence.

Partout on poursuivait avec une fureur sans égale les républicains raisonnables, relativement modérés, qui pensaient qu'en inclinant l'Empire vers les idées libérales, ils hâteraient l'avènement d'un autre régime.

A Belleville, Hippolyte Garnet, que son nom cautionnait suffisamment aux yeux des républicains, vit se dresser inopinément devant lui un jeune avocat, la veille inconnu, et que le procès Baudin avait rendu brusquement populaire: Léon Gambetta. Et comme il s'étonnait de cette concurrence qu'il jugeait déloyale, comme il criait pitoyablement:

—Qu'ai-je fait pour mériter qu'on me combatte?

— Ce que vous avez fait? répondit Gambetta. Ce que vous avez fait? Rien. C'est pourquoi j'espère vous déposiller de votre mandat.

Hippolite Carnot vint me trouver au "Constitutionnel", dont j'étais le rédacteur en chef, et, sans me demander mon appui, qui l'eût certainement compromis, me fit comprendre que tous les conservateurs avaient intérêt à voter pour lui.

— Je suis, me dit-il, fermement, inébranlablement républicain, mais je ne suis pas socialiste et mes idées ne sont pas pour effrayer les hommes d'ordre.

Il obtint 9,000 voix; Gambetta fut élu par près de 22,000 suffrages.

Dans le neuvième arrondissement, M. Jules Favre avait pour concurrents MM. Cantagrel et Rochefort, socialistes, et Savard, gouvernemental.

Au second tour, MM. Cantagrel et Savard s'étant désistés, M. Jules Favre battit M. Rochefort, grâce au concours des voix conservatrices.

—

Après la chute de l'Empire, les élections à l'Assemblée nationale furent relativement calmes; il semblait que le grand désastre où la France avait failli succomber eût apaisé les passions politiques; d'ailleurs aucun parti ne se souciait de signer la paix en acceptant les conditions du vainqueur.

Aux élections complémentaires de Paris, la liste modérée passa —à peu près—sans opposition.

M. Thiers avait fait fusiller trente mille socialistes; on en avait emprisonné vingt et quelques mille; les autres ne se souciaient pas de se montrer; mais, peu de temps après, lorsqu'une élection partielle fournit au chef de l'Etat une occasion de constater sa popularité en présentant aux suffrages Parisiens son ami M. de Rémusat, Paris, le Paris révolutionnaire, le Paris des barricades se réveilla.

Un journaliste, M. Portalis, opposa la candidature d'un instituteur lyonnais, M. Barodet, à celle du ministre de M. Thiers, et cette fois peu s'en fallut qu'on se battît dans les salles où l'on dépouillait le scrutin.

M. Thiers intervint personnellement dans la lutte; il publia dans le "Figaro" un article où il prophétisait le retour des Allemands à Paris au cas où M. Barodet battrait M. de Rémusat.

M. Barodet fut élu à une très grosse majorité.

—

Les élections de 1876 furent très mouvementées, les conservateurs arrivèrent à la Chambre assez nombreux pour inquiéter les républicains. Mais l'invalidation, que l'on appelait la guillotine sèche, réduisit leur nombre et beaucoup d'entre eux ne furent pas réélus.

—Il nous faut, avait dit M. Ranc, une opposition d'environ cent députés, pas un de plus.

La majorité obéit à cette injonction et le gouvernement prit des mesures pour que le suffrage universel se conformât à sa décision.

L'année suivante, le Sénat, sur l'initiative du maréchal de Mac-Mahon, prononçait la dissolution de la Chambre. Le prétexte de cette mesure violente était mal choisi. M. Jules Simon n'avait pas défendu, comme il s'y était engagé, une loi restrictive des libertés de la presse. On le révoqua et l'on fit appel au pays avec un ministère conservateur que présidait le duc de Broglie et que devait inspirer M. de Fourtou.

Cette fois, la campagne électorale fut des plus violentes. On menaça Gambetta et l'on traduisit en police correctionnelle M. Bonnet-Duverdier qui avait esquissé, en parlant du maréchal, le geste d'un chasseur qui vise un lapin.

Au conseil des ministres, on n'était pas d'accord sur la façon de procéder; le duc de Broglie voulait que l'on proclamât l'état de siège et M. de Fourtou estimait qu'il suffirait de recommander aux préfets de se montrer exceptionnellement énergiques.

Finalement, on décida que l'on imposerait aux candidats gouvernementaux l'affiche blanche, qui était l'estampille officielle.

L'opposition se défendit avec une rare énergie; le gouvernement, de son côté, attaqua de façon plutôt molle. N'étant point assuré de la victoire, il entendait limiter ses responsabilités.

Ce fut, on le sait, un désastre.

—

A quelque temps de là, je revenais de Bordeaux. J'avais pris place dans un compartiment que le chef de la gare de Saint-Jean avait mis à ma disposition, lorsqu'à Cantras je rencontrai M. de Fourtou, qui, fort obligeamment, m'offrit une place dans un wagon qui lui était réservé.

Tout de suite il entreprit de m'expliquer les causes secrètes de l'échec subi par les conservateurs aux élections du 16 Mai.

A ce moment nous arrivions à Chalais. Un homme suivi de sa femme et de son fils ouvrit la portière de notre compartiment.

Je lui fis observer que ce compartiment était réservé. Mais M. de Fourtou me pria de ne pas insister:

—Je suis administrateur de la Compagnie d'Orléans, et je ne veux pas abuser de mon droit.

L'invasion de notre compartiment se continua à Angoulême; à Ruffec on entra chez nous à contre-voie, à la station suivante nous étions au complet.

En débarquant à Paris, M. de Fourtou me dit:

— Je n'ai pu vous expliquer le 16 Mai devant ce public....

— Vous n'avez pas besoin de me l'expliquer, répondis-je, je l'ai compris.

Et, comme il semblait surpris:

— Vos amis et vous, ajoutai-je, n'avez pas su défendre votre compartiment.

—

En 1885, l'opposition, encore meurtrie de la défaite de 1877, se montra peu combative; elle semblait résignée. La substitution du scrutin de liste au scrutin d'arrondissement réveilla son énergie. Partout on forma des listes, on multiplia les réunions publiques et les conservateurs livrèrent aux républicains un si furieux assaut qu'au premier tour de scrutin ils obtinrent un plus grand nombre de voix que leurs adversaires; la bataille eût peut-être été gagnée si le gouvernement, qui jusque-là s'était montré correct, n'avait tenté un suprême effort pour intimider ou corrompre les électeurs, surtout si les préfets n'avaient reçu l'ordre formel de faire proclamer coûte que coûte, au second tour, les candidats gouvernementaux.

Cette expérience, toutefois, démontra de façon claire que, livré à lui même, le suffrage universel était nettement hostile au régime républicain.

—

Et voici que surgit l'homme au cheval noir, le général prédestiné, le sauveur; le peuple, enivré, croit reconnaître en lui le César qui renversa la République. On l'acclame, on l'élit partout où il se présente et devant cette marée montante de popularité, les républicains, affolés, terrifiés, se débandent, et, par une singulière déformation des traditions historiques, les membres du gouvernement, les chefs de la majorité ministérielle s'assemblent nuitamment pour conspirer contre l'ennemi qu'ils n'osent encore combattre ouvertement.

Mais lorsque le général s'offre aux Parisiens, les républicains se ressaisissent. Paris n'est-il pas à eux? Dans Paris, ils sont assurés de la victoire. Paris sera le tombeau politique de celui que l'on appelait, par anticipation, l'usurpateur.

On sait de quelle façon magistrale Paris leur répondit.

On sait aussi que le 27 janvier tous les Parisiens étaient dans la rue, exaltés, enfiévrés, hurlant: "A l'Elysée! A l'Elysée!"

Le général n'avait qu'un geste à faire: il était maître de Paris et de la France.

Au lieu de monter à cheval, il prit un fiacre et rentra chez lui précipitamment.

En une heure, il atteignit le sommet et dégringola dans la fosse.

—

On se battit encore en 1889, sur les débris de sa fortune; nous en sommes aujourd'hui à l'indifférence à peu près complète, bien que la situation soit des plus favorables pour une opposition résolue, prête à la bataille et surtout confiante en elle-même.

C'est une nouvelle croisade qu'il nous faudrait entreprendre, pour la foi, pour la patrie.

Hélas! nous n'avons plus l'héroïque ardeur, le goût du sacrifice qui animaient les croisés d'autrefois. Et Pierre l'Hermite n'est pas sorti de son tombeau!

Il faut le dire aussi, je ne sais quel philosophe prétendait que l'effort se mesurait à la qualité de l'obstacle à supprimer.

Notre adversaire éveille dans les âmes de ceux qui le pourraient combattre plus de mépris que de colère.

La députation est devenue une fonction publique, et les quinze mille francs tentent surtout les besogneux.

La grandeur, la noblesse du régime parlementaire s'effacent devant la vénalité du mandat.

Les députés n'intéressent plus personne et, par voie de conséquence, on ne se passionne pas pour les aspirants députés.

D'autre part, on ne croit plus à l'utilité de l'effort, et l'on n'entrevoit plus comme au 16 Mai, comme en 1885, comme au temps de Boulanger, la solution souhaitée.

Les sceptiques, et ils sont malheureusement nombreux, jugent avec la même sévérité l'impuissance de l'opposition et la dangereuse audace de la majorité. Fort injustement, ils placent "dans le même sac" ceux qui leur nuisent et ceux qui ne peuvent les défendre, et si vous interrogez l'un d'entre eux, il vous répondra:

—La lutte électorale, ce n'est plus le choc des idées, c'est un conflit d'intérêts et de convoitises.

ROBERT MITCHELL.

Histoires de punch.

Dans chaque maison allemande, le soir de la Saint-Sylvestre, on finit l'année en buvant le punch en famille. Les "Münchner Nachrichten" rappellent, à ce propos, l'histoire de ce breuvage. Il vient de l'Inde, d'où les Anglais l'ont rapporté au dix septième siècle, et il tire son nom du sanscrit, où "pancha" veut dire "cinq," parce qu'un punch authentique assemble cinq éléments: arack (ou rhum), thé, sucre, citron, eau chaude. C'est en 1695 que les Anglais célébrèrent, pour la première fois, par un punch, l'avènement de la nouvelle année: elle commençait alors à Noël; c'est pourquoi aujourd'hui encore ils échangent à "Christmas" leurs vœux et leurs cadeaux. L'amiral Russell, se trouvant à Cadix, convia à un punch gigantesque tous les officiers et tous les fournisseurs de la garnison. Au milieu d'un jardin d'orangers et de citronniers, il y avait un bassin revêtu de carreaux de faïence hollandaise. On y versa, le soir de Noël, six futailles d'eau, un muid et demi de malaga, 200 gallons d'eau-de-vie, 600 livres de sucre, avec le jus de 12 000 citrons. Un enfant, monté dans une barque, voguait sur la liqueur et, puisant à même dans le bassin, versait à pleins gobelets l'ivresse aux assistants.... L'histoire a conservé le souvenir d'un autre punch célèbre. Le roi de Danemark, Frédéric VII, étant venu à Flensbourg en Schlesvig, voulut se concilier la faveur de la population. Il invita les notables de la ville et les gros propriétaires des environs à un copieux banquet. Désireux de bien faire les choses, après le dessert il pria son maréchal de la cour d'inviter les convives, et de s'enquérir s'ils étaient satisfaits. Les invités hésitaient à répondre, quand un magnat de village prit résolument la parole et dit avec franchise: "Tout était bien, sauf le punch". Ces Schlesvigois avaient pris pour du punch le bol d'eau chaude et parfumée.

ORPHEUM.

Pour la dernière semaine de la saison la direction de l'Orpheum offre à ses fidèles habitués un programme de vaudeville qu'il serait difficile d'égaler.

Le numéro principal est celui exécuté par le Sextuor de Haven, composé de jeunes et gracieuses artists, sous la direction de M. Sidney C. Gibson. Les chants et les danses du Sextuor ont été très admirés et longuement applaudis. Il en a été de même de la jolie comédie intitulée "His Local Color", composée et interprétée par Mlle Una Clayton, une excellente artiste dont le public néo-orléanais a gardé le meilleur souvenir et qu'il a revue avec un extrême plaisir. Mlle Clayton est secondée par une très bonne troupe, comprenant entre autres M. Francis Morley.

"Twilight in the Studio", un intermède musical joué par M. et Mme Frederick Voelker, deux musiciens accomplis, a été très applaudi.

Le Quatuor basque a rendu à la perfection plusieurs morceaux de grand opéra dont plusieurs ont été bissés.

Citons encore le ventriloque Carl Nobel, qui a déchaîné à plusieurs reprises les rires des spectateurs; le diseur de monologues Patsy Doyle, qui est irrésistible; les comédiens Sandberg et Lee et les frères Kroneman, acrobates et équilibristes européens. Avec les vues du cinématographe et un excellent orchestre les habitués du populaire théâtre de la rue St-Charles sont assurés de passer quelques heures agréables.

WHITE CITY.

La Boston Ideal Opera Company a donné dimanche soir une excellente représentation du populaire opéra "Martha" qui malheureusement a été quelque peu gâtée par la température hors de saison que nous subissons depuis quelques jours. Les rares spectateurs qui bravant le froid ont eu le courage de rester jusqu'à la fin en ont été récompensés par une interprétation impeccable du chef d'œuvre de Flotow.

Mlle Elanor Jenkins, dans le rôle de Martha, Mlle Caldwell, dans celui de Nancy et M. Langlois dans le rôle de Plunkett, ont remporté des applaudissements mérités.

En raison des conditions défavorables de la température le directeur, M. Megginn, a résolu de renoncer temporairement aux représentations théâtrales et en conséquence les portes du Casino resteront fermées jusqu'à dimanche prochain. Les autres divertissements, jeux, carrousels, etc., continueront à fonctionner comme à l'ordinaire.

L'opéra "Martha" sera remis à l'affiche à la réouverture du théâtre.

Exposition internationale de Chasse

Une Exposition internationale de Chasse, la première du genre, aura lieu à Vienne cette année, et l'inauguration en est fixée au mois de mai.

A ce propos, nous recevons du consul Austro-Hongrois à la Nouvelle-Orléans, M. F. Hindermann, la communication qu'on lira ci dessous:

Sous le Haut Patronage de Sa Majesté Impériale et Royale l'Empereur François Joseph Ier aura lieu en 1910 du mois de mai au mois d'octobre à Vienne, capitale de l'Empire d'Autriche, une Grande Exposition Internationale de Chasse, la première de son genre, destinée à démontrer l'importance de la chasse au point de vue économique, qui aura à prouver d'une manière convaincante combien est grande la valeur qu'il faut attribuer à la vénerie non seulement au point de vue sportif, mais aussi pour tout ce qui touche les industries et métiers.

Le fait que cette entreprise de vaste envergure va être réalisée a éveillé l'enthousiasme du grand monde des chasseurs de toutes les parties de la terre.

Dans les adhésions, dont le nombre s'élève à des milliers, il se manifeste la tendance ainsi que la pleine conscience de la grande tâche de faire de la chasse un objet d'exposition.

Dans cette Exposition chaque Etat aura son propre terrain où seront élevés des pavillons de style rappelant des châteaux, maisons, manoirs de chasse destinés à recevoir la partie sportive de la chasse de chacun des pays exposants.

Les objets à exposer seront répartis suivant leur nature en quatre divisions:

1. la chasse et son exploitation,
2. l'industrie et les métiers,
3. les Beaux-Arts et les Arts décoratifs,
4. l'agriculture et la sylviculture.

Durant l'exposition auront lieu des congrès internationaux qui s'occuperont de questions relatives à la chasse et d'autres sujets se rapportant à celle-ci; par suite du caractère international de l'Exposition, les chasseurs du monde entier pourront traiter des questions d'un intérêt commun.

A citer notamment parmi les entreprises internationales qui seront organisées:

Des Expositions des trophées, une Exposition de chiens de toutes races et de toutes classes, une Exposition de chevaux de chasse et de bêtes de somme pour la chasse, un tir de chasse sur pigeons d'argile, un concours de fanfares et de musique de chasse, des Expositions de gibier vivant, des Représentations de chasses exotiques, un cinématographe de scènes cynégétiques etc.

Le programme de l'Exposition enfin sera complété encore par des exhibitions et attractions de toutes sortes.

Brûlée vive.

Amelia Coleman, une femme de couleur a été brûlée vive hier soir dans un incendie découvert dans l'Eglise de gens de couleur située rue Français, 2215.

La femme occupait une chambre derrière l'Eglise et en essayant d'éteindre les flammes ses vêtements ont pris feu et elle a été mortellement brûlée avant l'arrivée des secours.

Son corps a été transporté à la Morgue.

Les dommages causés par les flammes s'élèvent à $1,000.

Voleuse à l'Etalage.

Mme Edna Olivier, mère de deux enfants, domiciliée rue Liberté près Napoléon, a été arrêtée hier après midi dans le magasin de Fellman, rue Canal, où elle a été surprise volant divers objets sur le comptoir.

Elle avait été désignée aux détectives Stubbs et Methe, qui la surveillaient depuis quelques jours. Elle a été écrouée au poste du premier precinct.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 34 Commencé le 18 Mars 1910.

LES DRAMES DE LA VIE

Sanglante Richesse

PAR

GEORGES SPITZMULLER

TROISIÈME PARTIE

INTRIGUE ET AMOUR

VII

LES DEUX NOCES

Suite.

Mais il ne faut rien laisser transparaître. Le comte de Lignières se reprend. Il secoue la tête, chasse l'attendrissant mirage et reste dans le brillant décor de la réalité.

La messe nuptiale se termine. Le cortège se rend à la sacristie, où vont affluer les visites complimenteuses.... si menteuses souvent.

A présent, Solange est au bras de son époux. Le père a cédé sa place. Ce lui a été un pénible sacrifice. Et sa physionomie s'est assombrie encore.... Il fait presque pitié.

Il lui prend tout, cet homme, cet étranger qui lui enlève sa fille.

M. Charbillier considère du même œil anxieux le défilé des amis apportant aux époux leurs vœux de bonheur.

Enfin, les félicitations cessent.... Et de nouveau, les grandes orgues emplissent toute l'église de leurs fanfares, pour la sortie..

Altière rayonnante, souriante au milieu de cette harmonie, la comtesse de Lignières passe avec son mari devant le front des assistants.

Les voici sous le porche. Elle descend, avec une incomparable majesté, les degrés du perron, où glisse, dans une ondulation frou-frou tante, la longue traîne de sa robe blanche....

Elle semble prêter l'oreille à l'admiration unanime que suscite sa royale beauté.

Les équipages sont là, rangés devant la grille.

Soudain, un cri strident brise le silence planant sur la foule... C'est un cri d'enfant....

Dans le public, un remous se produit, du côté d'une des voitures. Et l'on entend ces paroles voler de bouche en bouche:

—Qu'est-ce?

—Un accident!....

—Un petit garçon qui vient d'être jeté là, par une poussée, sous les pieds des chevaux....

L'attelage même de la voiture des mariés.

A ce mot, Christian tressaille....Il quitte le bras de Solange, et en trois pas rapides, il est là, près du landau.

Tout autour, un remous compact, qu'il écarte.

Un garçonnet gît à terre, foulé par les chevaux du premier attelage.

Les animaux sont affolés. Ils sentent sous leurs pieds le petit corps et veulent éviter de l'écraser, car tel est toujours en pareil cas, l'instinct de ces braves bêtes.

Mais ils ne parviennent pas à éviter l'enfant que leurs fers meurtriraient, et qui pousse des cris de détresse.

Rapidement, le cocher saute à bas de son siège et les saisit au mors pour les détourner, pendant qu'un homme à figure de vieux grognard accourt en jurant pour cacher son émoi, et essaie de dégager la petite victime.

En moins d'une seconde, Christian a vu la scène et frémit au danger.

Devançant Gardavant, il arracha, d'un seul élan l'enfant à sa position périlleuse.

Et, victorieux, triomphant,—heureux!—il remet le cher fardeau aux bras du vieux soldat qui pleure d'émotion — car l'alarme a été chaude — et de joie — car le petit n'est que légèrement blessé.

—Ah! mon lieutenant... Merci!....

—C'est bien, mon brave.

—J'ai eu une fière peur!

—Ce ne sera rien.

—Mais il était temps! Vous l'avez sauvé, le petiot....

Christian s'éloignait déjà pour rejoindre sa femme et lui permettre de fendre le cercle des assistants.

Les jeunes époux prirent place en leur landau qui partit, dans le bruit flatteur d'une ovation populaire.

—Vive le marié!.... Vive le lieutenant!.... Vive l'armée!..

De sonores bruits de fers sur le pavé; de sourds roulements; des claquements de portières: des ébranlements d'attelages.

Le cortège nuptial suivait.

Christian avait pris la main de Solange. Il essayait de lui sourire; mais ce sourire se figeait.. Il voulait lui adresser un compliment: mais la parole ne venait pas....

Elle remarqua cette gêne. Et sa vanité s'attribua l'hommage de ce qu'elle croyait être un trouble d'amour.

Hélas! non, ce n'était pas de l'amour.... Ce malaise venait d'une sensation que Christian ne s'expliquait pas lui-même.

Tout à l'heure, ses fibres intimes avaient tressailli.

Ses fibres paternelles pouvaient-elles donc ne pas s'émouvoir —devant son fils?....

Et, sans qu'il fût capable d'analyser cette impression, il lui en restait quelque chose de doux et de poignant à la fois. En lui, son âme pleurait....

Il venait de voir son enfant, de le saisir dans ses bras, de le serrer contre sa poitrine....

Il venait de l'arracher à la mort.

Et, quoique ignorant que c'était son fils, il sentait palpiter étrangement son cœur....

Il pensait qu'en lui permettant de sauver ce garçonnet, la Providence avait été bonne et charitable.

Et il se disait, lui, le père, avec une infinie tristesse:

—Mon enfant aurait cet âge-là.... Où peut il être maintenant, le pauvre cher petit?....

VIII

LE SCANDALE

Toutes les voitures de gala, pourtant, ne roulaient point au trot vers l'avenue d'Antin.

Il en manquait une: celle du père de la mariée.

Au moment où le landau de tête—dans lequel venaient de monter Christian et Solange—donnait le branle à tout le cortège, M. Charbillier qui marchait le dernier, seul maintenant après avoir conduit sa fille à l'autel, commençait à descendre lentement les degrés de pierre de l'église de la Madeleine.

Tout à coup, une main le saisit brusquement par le bras.

Et une voix tonnante lui crie ces mots terribles:

—Misérable!.... Assassin!..

L'ancien notaire, effaré, fait un haut-le corps.

Il ne regarde pas l'insulteur qui vient de surgir de la foule, sous le porche. Il a reconnu sa voix.

C'est Boutterelle j....

M. Charbillier a pâli!.... Le scandale qu'il redoutait.... qu'il pressentait, le voilà!—Il éclate.

—Assassin! répète l'accusateur.... J'arrive trop tard pour empêcher le mariage de ta fille avec un honnête homme....pour empêcher que le comte de Lignières entre dans ta famille déshonorée et maudite....

Boutterelle a les yeux injectés de fureur.... d'alcool aussi.

Son maintien est mal assuré. Il a dû puiser dans de nombreuses et copieuses rasades la hardiesse nécessaire à son coup d'éclat.

Sa voix voudrait être tonnan te. Elle n'est que pâteuse.

—Vous êtes fou, mon ami.... Je ne vous connais pas.... dit simplement M Charbillier qui a vite recouvré toute son assurance et tout son sang-froid.

Un gardien de la paix s'avançait. M Charbillier se sent perdu s'il ne paie pas d'audace.

—Arrêtez cet homme, dit-il... Il est dangereux. Je le connais.

—C'est bien, monsieur. On se chargera de le mater au tribunal.

—Ce n'est pas le tribunal qu'il lui faut, bien qu'il y ait passé déjà, mais l'asile d'aliénés..... Cet homme est fou.... C'est un alcoolique invétéré. On ne devrait pas laisser circuler de pareils individus.

—Canaille!.... hurle Boutterelle qui, l'écume aux lèvres, les prunelles hors des orbites, veut s'élancer sur son ancien patron.

Malheureusement pour lui, son attitude justifie les paroles qui viennent d'être prononcées.

Il a l'air d'un démen, d'un fou furieux.

Le gardien de la paix le retient de sa poigne rude.

M. Charbillier fait appel à toute son énergie. Il sent la partie gagnée, lui, du moins. Il regarde fixement l'ex-commissionnaire et, le doigt tendu, laisse pour la troisième fois tomber de sa bouche le mot sinistre:

—Fou!

Et il ajoute:

—Ce malheureux a besoin de